

Cahier d'accompagnement



**Si tu veux
être mon amie**

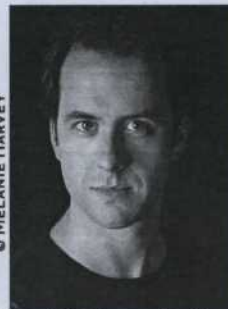
Au Théâtre Périscope
Du 13 au 31 janvier 2009

Si tu veux être mon amie

Résumé

1988, Galit Fink et Mervet Akram Sha'ban, deux jeunes filles à l'aube de l'adolescence, sont invitées à correspondre alors que tout les divise : l'une est Israélienne, l'autre Palestinienne. Malgré le mur quasi indestructible érigé entre leurs deux peuples, elles surmontent les préjugés pour faire se rencontrer leurs mots. Puis, une fragile amitié se tisse malgré les attentats et les couvre-feux. Comme toutes les autres jeunes filles, elles se parlent de leur famille, de leurs goûts musicaux et de leurs amis. Mais elles partagent également leur révolte et leur incompréhension devant *l'Intifada* qui les plonge quotidiennement dans les nuages de pierres et de peur. À la lumière de leurs lettres, miroirs de leur regard vierge sur le monde, nous explorons les fondements du conflit israélo-palestinien qui sévit depuis si longtemps.

Nuages en pantalon nous offre un spectacle d'une grande sensibilité, dans une esthétique imagée. Un spectacle essentiel et très humain qui renouvelle notre regard et touche les cœurs des plus jeunes comme des plus grands.



© MÉLANIE HARVEY

Jean-Philippe Joubert



© YAN TURCOTTE

Olivier Normand



© BRIGITTE THÉRIAULT

Klervi Thienpont



© NICOLA-FRANK VACHON

Éva Saïda

Texte : Litsa Boudalika, à partir de lettres authentiques

Idee originale pour l'adaptation théâtrale : Éva Saïda

Adaptation et mise en scène : Jean-Philippe Joubert, avec la collaboration des interprètes

Assistance à la mise en scène : Sandra Matte

Distribution : Jean-Philippe Joubert, Olivier Normand, Éva Saïda et Klervi Thienpont

Dispositif scénique et costumes : Claudia Gendreau

Musique : Mathieu Campagna

Lumières : Jean-Philippe Joubert

Projections : Jean-François Valdenaire

Extrait du texte

Galit : Qu'est-ce que tu penses des Israéliens?

Mervet : Pour moi, ils sont comme les autres peuples. Ils sont libres et ils ont des choses qu'on n'a pas. J'aime pas les Juifs parce qu'ils ont pris notre patrie et traitent mal les Arabes. Mais je connais pas d'autres Israéliens à part les soldats.

Galit : Pourquoi tu dis que t'haïss les Israéliens alors que tu connais que des soldats? Toi qui disais que t'haïssais jamais personne...

Mervet : J'ai un oncle qui se cache depuis le jour de son mariage. Il revient parfois en secret saluer sa femme et personne d'autre peut le voir. L'autre frère de ma mère et mon grand-père sont en prison à Hébron. Ma grand-mère a quatre fils et elle se plaint de vivre quand même toute seule. Mais elle désespère jamais. Elle dit toujours : « Je suis prête à perdre mes propres enfants pourvu que les leurs retrouvent notre patrie. »

Galit : Je suis d'accord pour que vous ayez aussi votre pays, mais sais-tu que beaucoup d'Arabes veulent nous jeter, nous les Juifs, à la mer? Aucun Israélien supporte une chose aussi horrible. Pourquoi les Arabes et les Juifs sont tout le temps en guerre? Pourquoi les parents arabes laissent leurs enfants jeter des pierres sur nos voitures? L'Intifada est une guerre sans armes, mais qui sait comment elle va finir?

l'extrait est tiré du livre publié :

BOUDALIKA, Litsa. *Si tu veux être mon amie, Galit Fink et Mervet Akram Sha'ban*, Folio Junior/Gallimard Jeunesse, 2002.

Dans le hors-champ de *Si tu veux être mon amie*

par **Litsa Boudalika**,
6 janvier 2009



Litsa, extrait de la série "Les héros du quotidien".
Copyright François De Herdt, 2008

Face à une scène de théâtre, les coulisses m'intriguent plus que tout. L'existence de ce premier espace hors scène devient ainsi le symbole de ma propre distanciation de spectateur. Lorsque Jean-Philippe Joubert m'a fait parvenir une des premières copies de son travail d'adaptation théâtrale sur DVD, j'ai dû imaginer autant la scène que les coulisses. Paradoxalement, l'exercice m'a semblé facile, sans doute parce que le texte m'était familier. Je ne commenterai pas ici ce qui se passe sur scène dans ce travail de longue haleine que mène la compagnie depuis 2006. Je m'intéresserai aux coulisses, justement, et à ce que cette nouvelle lecture du texte m'a évoqué, près de vingt ans après le début de l'aventure *Si tu veux être mon amie*. Ces coulisses-là, que l'on nomme « hors-texte » en littérature ou en journalisme, et en cinéma, le « hors champ ».

Pourquoi cette référence au langage cinématographique? Tout simplement parce que la première expression, articulée j'entends, de mon aventure avec Galit et Mervet a existé sous la forme d'un film documentaire¹, puis il y a eu la publication, elle-même suivie d'un deuxième film. Cette expérience que j'avais, vers la fin des années 80, provisoirement intitulée *Dialogues entre petites fées* a, dans un premier temps, été rêvée en film.



LOUISE LEBLANC

KLERVI THIENPONT ET ÉVA SAÏDA

Il est vrai que, nous, cinéastes, souvent faute de moyens, nous rêvons longtemps nos films avant de les réaliser... Une productrice que j'avais contactée m'avait alors demandé : « Que ferais-tu si, au bout du compte, tu devais renoncer à ton projet de film ? » Et moi, retenant mon irritation face à une hypothèse si peu encourageante, « J'organiserai un pique-nique pour nous trois, elles deux et moi », avais-je répondu. Ma motivation a, de tout temps, croisé toutes sortes d'épreuves : circuler difficilement, me faire parfois arrêter par l'armée israélienne, me heurter, de part et d'autre, à de surprenantes incompréhensions. Ces épreuves se sont cependant alterné avec autant de preuves d'amour et de loyauté par rapport au projet, d'émotions, aussi, qui ne me quitteront jamais.

Quand j'ai rencontré Galit, l'Israélienne, et Mervet, la Palestinienne, elles étaient alors adolescentes et respectivement âgées de 12 et 13 ans. Mon dialogue avec elles a été facilité autant par leurs parents que par certains de leurs proches ou des amis qui ont précieusement contribué à ce projet d'échange épistolaire en y consacrant leur temps, traduisant et accompagnant les moments passés avec elles. Elles subissaient des tensions par ailleurs, du fait de l'actualité ou de certains commentaires venant de leurs camarades de classe – parfois de certains membres de leur propre famille – qui ne comprenaient pas la raison de leur implication à un tel dialogue. Leur rencontre en 1991, au lendemain de la guerre du Golfe, avait été précédée d'une longue hésitation de la part de Galit et d'une certaine appréhension pour Mervet, qui n'avait pas l'habitude de sortir de Dheisheh, le camp de réfugiés où elle vivait alors.

1- *Duo*, documentaire de 26 minutes réalisé en 1991, coproduit et diffusé par France 2, magazine *Envoyé spécial*.

2- *Si tu veux être mon amie*, éditions Gallimard Jeunesse, collection Page Blanche pour la première publication en 1995, collection Folio Junior depuis 2003, traductions étrangères en italien, espagnol, anglais, allemand, chinois, japonais.

4 — 3- *Ma cousine lointaine*, documentaire de 52', réalisé en 1999 et coproduit par l'Institut National de l'Audiovisuel, diffusé en France, en Belgique et en Israël.

Par un après-midi pluvieux du mois de mars, à Jérusalem, sur le petit belvédère qui sépare un quartier israélien limitrophe d'un quartier palestinien à l'extrémité de la ville, elles ont échangé leur premier regard et une poignée de main des plus réservées puis esquissé un sourire après avoir simultanément tourné leur regard vers l'arc-en-ciel qui venait de se dessiner à l'horizon.

« Voici l'endroit où elles ne vont plus jamais se rencontrer » a mururé le chef opérateur qui, sept ans plus tard, m'accompagnait dans ce même lieu, lorsque,

en 1997, je suis retournée au Proche Orient pour retrouver Galit et Mervet. Il ne se trompait pas. Devenues mères, mais surtout très lassées d'un processus de paix qui avançait à reculons, elles ne se sentaient plus très concernées par l'actualité et l'avancement du processus de paix. Comme si

l'humanisme qui autrefois motivait leurs propos s'était tu, à jamais, en elles. Parallèlement au fossé qui transparaisait dans leurs témoignages recueillis séparément, j'ai pu néanmoins relater d'autres rapprochements entre individus issus des deux communautés, engagés dans le pacifisme ou non : militants, militaires, éducateurs, artistes... car il est vrai qu'entre-temps, les rapports sociaux et économiques avaient bien évolué grâce aux accords d'Oslo de 1993. Les milieux associatifs avaient multiplié les initiatives de dialogue de part et d'autre. Bien que Rabin ne fut plus de ce monde, le cours de l'histoire n'avait pas défait à ce point ce qui s'était construit jusqu'alors; le mur n'existait pas, les hostilités n'avaient pas atteint les cibles et les proportions actuelles. Elles n'attendaient plus rien, mais d'autres semblaient plus optimistes qu'elles.

Nos enfants, les leurs comme les miens, ont l'âge qu'elles avaient quand nous nous sommes connues. La solution du conflit se fait toujours attendre, ou plutôt les conséquences d'une absence de solution pèsent de plus en plus lourd. J'en suis à me reprocher le fait que je me refuse à y retourner depuis quelques années – résolution prise tant qu'un partage viable et une véritable parité n'existeront pas entre ces deux peuples – puis, je me révolte. Contre qui, au fait – les hommes politiques, lesquels exactement et depuis quand ? Les extrémismes de tous bords ?

Devenues mères, mais surtout très lassées d'un processus de paix qui avançait à reculons, elles ne se sentaient plus très concernées par l'actualité et l'avancement du processus de paix. Comme si l'humanisme qui autrefois motivait leurs propos s'était tu, à jamais, en elles.



BELVÉDÈRE DE LA RENCONTRE DE GALIT ET DE MERVET, QUARTIER EAST TALPIOT, JÉRUSALEM
IMAGE EXTRAITE DE *MA COUSINE LOINTAINE*

Ou cette complaisance occidentale – Occident auquel j'appartiens malgré moi – dont les stratégies me représentent si peu? Je repense à elles, à la force de leur geste d'autrefois, à nos aspirations qui ont survécu – merci Nuages en pantalon! – à cette histoire que nous, « panseurs » parfois essoufflés, n'écrivons pas, mais pour laquelle nous traçons, de temps à autre, quelques traits d'espoir en pointillé... Tout cela depuis notre hors-champ du

réel du monde, par des cris, des écrits et autres pierres semi-précieuses, dont le silence.

Il neigeait sur Jérusalem la dernière fois que j'y étais. Il neige en France, aujourd'hui, pendant qu'une autre forme de tempête – artificielle cette fois et nommée « de plomb » – ravage la bande de Gaza en ce début de l'année 2009. Le souvenir de « notre » belvédère ne me procure qu'une très relative sérénité. Les arbres, dont j'entends encore le bruissement des feuilles, existent-ils toujours? La rambarde a-t-elle été repeinte? J'espère qu'ils n'ont pas transformé l'endroit en parking ou en mirador, entre-temps... Je sais que Shlomo¹, l'oncle de Galit, n'y passe plus, même si sa maison est à deux pas. Décédé depuis, aurait-il emporté avec lui ses rêves pacifistes? Lui qui disait : « Un jour, peut-être, il fera bon vivre ici ». Et d'autres, comme celle de Farid² qui, depuis des coulisses plus imaginaires encore, répondait par ce poème :

(...)

Car il ne restera rien
Qui témoigne de notre présence
Ni qui témoigne de la leur.
Il ne restera pas de panneau d'annonces
On accrochera des faire-part de deuil
Il n'y aura plus de poule couveuse
Ni de colombe roucouleuse
Ni de télévision pour diffuser
Les dernières nouvelles.³

Rideau, s'il vous plaît. Il est temps pour Jean-Philippe et Olivier de s'avancer sur scène, de disperser une poignée de terre au sol et de nous donner avec Klervi et Éva, leur vision et son hors-champ d'espoir vital pour tous.

1- Shlomo Elbaz, militant pacifiste israélien, décédé en 2003. Originaire de Marrakech et arrivé en Israël dans les années 50, Shlomo Elbaz était écrivain, traducteur, maître de conférence et cofondateur du mouvement Orient pour la paix.

2- Farid Abu-Shakra, peintre palestinien vivant en Israël.

3- Extrait du poème *Abdullah*, écrit et lu par Farid Abu Shakra dans *Ma cousine lointaine*, documentaire 52' réalisé par Litsa Boudalika.

La première intifada, décembre 1987



La pièce *Si tu veux être mon amie* se déroule dans le contexte de la première Intifada, aussi appelée la « guerre des pierres».

Intifada est un mot arabe qui signifie «soulèvement».

Il désigne les événements de révolte des Palestiniens face à l'occupation d'Israël en décembre 1987.

Les extraits suivants sont tirés du livre *Histoire de l'autre*, signé en 2003 par six professeurs d'histoire Palestiniens et six professeurs d'histoire Israéliens. Ce livre retrace les faits saillants de six événements importants dans l'histoire de la Palestine et d'Israël, permettant ainsi de connaître le double point de vue sur ces événements. Il est question de guerre, de lutte de territoires pour chacun de ces peuples, mais aussi de la situation économique et politique. Dans les extraits que nous avons choisis, nous pouvons prendre connaissance des grandes lignes de la première Intifada.



Du côté Israélien

Début de l'Intifada

« Le 8 décembre 1987, un camion israélien entra en collision avec une voiture palestinienne dans la bande de Gaza, tuant quatre de ses passagers. Les Palestiniens prétendirent que l'accident avait été provoqué et qu'il s'agissait d'un meurtre prémédité. Pendant les funérailles des victimes, la foule s'en prit à une position militaire de Tshahal (armée israélienne) à Gaza et y lança des pierres. Ces émeutes reprirent le lendemain, et les jours suivants. Cet événement est considéré comme le début de la guerre palestinienne appelée "Intifada". Au cours des premiers jours, l'Intifada se caractérisa par le jet de pierres et de cocktails molotov sur les soldats de Tshahal et leurs véhicules, par des manifestations massives devant les forces de Tshahal dans la bande de Gaza, par des barricades sur les routes, des détournements d'armes et des agressions quotidiennes.»

Raisons de l'Intifada

«L'intifada pris d'emblée l'aspect d'une révolte civile contre une occupation militaire. La révolte monta de la base : elle naquit dans les camps de réfugiés, au sein de la jeunesse palestinienne, dans les amphithéâtres des universités, dans les lycées, parmi les ouvriers qui travaillaient en Israël, parmi les prisonniers libérés des prisons israéliennes, au sein même de la population... Ce soulèvement avait un caractère franchement révolutionnaire. Il n'avait pas été programmé et explosa soudain avec la force d'une éruption volcanique.»

Pertes pendant les années de l'Intifada

« Quant aux Palestiniens, ils exécutèrent près de 900 collaborateurs avec Israël et tuèrent 80 militaires et 180 civils israéliens. »

Résultats de l'Intifada

« Survenue dans la surprise la plus totale, l'Intifada porta un coup au sentiment de suprématie des Israéliens à l'égard des Palestiniens. (...) Le fossé se creusa entre les partisans du compromis, et ceux du Grand Israël qui refusaient de céder le moindre pouce de terre ».

Du côté Palestinien

Début de l'Intifada

« Les causes de l'éclatement de l'Intifada, le 9 décembre 1987, résident dans les "quarante années de privations nationales", et vingt années ultérieures d'occupation, fruit des politiques israéliennes qui sans cesse tentèrent d'effacer toute trace matérielle et toute expression nationale du peuple palestinien vivant sur sa terre. (...) Le soulèvement palestinien eut lieu le lendemain d'un accident provoqué intentionnellement, le 8 décembre 1987, par un camionneur israélien contre un véhicule arabe, accident qui fit les premiers martyrs de l'Intifada. La nouvelle se répandit très vite dans la bande de Gaza et en Cisjordanie et les manifestations laissèrent place à l'embrasement. »

Raisons de l'Intifada

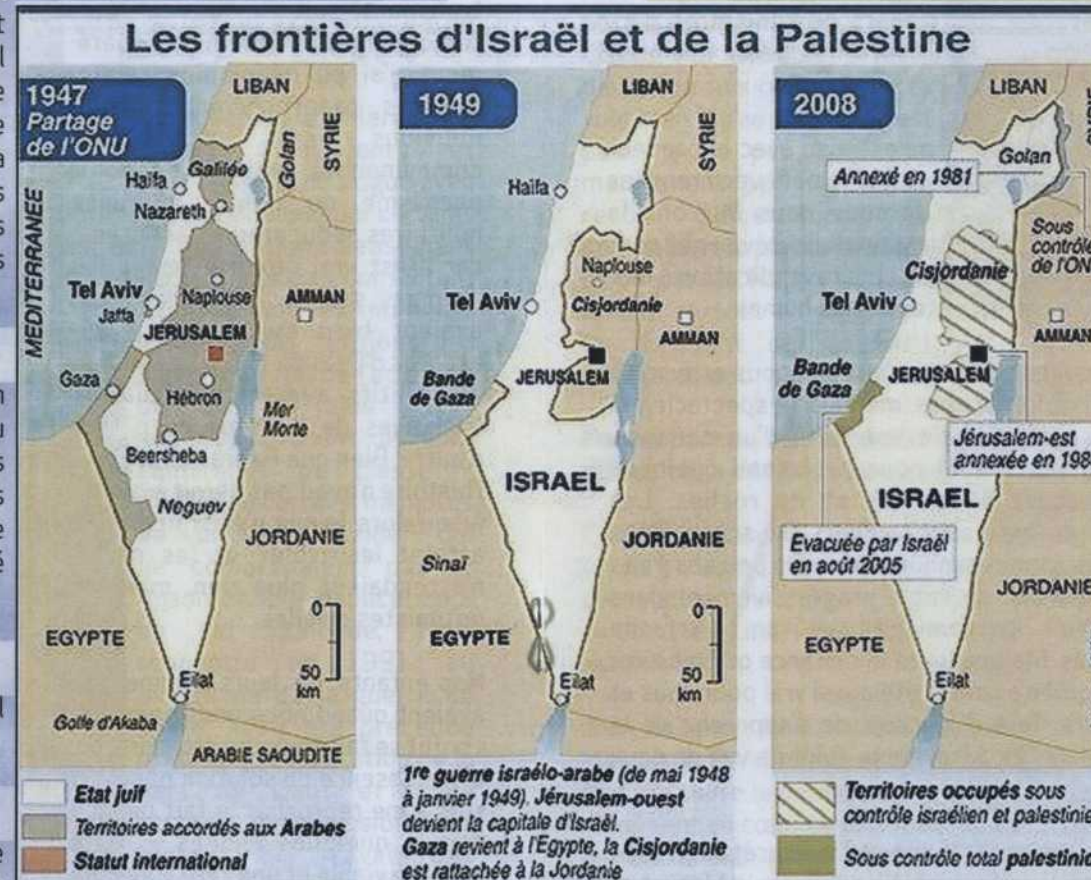
« Les Palestiniens croyaient profondément que la lutte permanente était le seul chemin pouvant aboutir à la fin de l'occupation israélienne et à l'établissement de l'état Palestinien, en leur garantissant un droit à l'auto-détermination et en permettant aux réfugiés de la Diaspora de retrouver leurs biens en Palestine.»

Pertes pendant les années de l'Intifada

« L'armée israélienne tua près de 2000 Palestiniens, en emprisonna près de 110 000 autres et démolit plus de 500 habitations palestiniennes.»

Résultats de l'Intifada

«L'Intifada permit l'union de toutes les forces sociales dans un objectif commun, et la transformation de l'ancien système de classes. Agriculteurs, femmes et enfants, ouvriers, jeunes, intellectuels, commerçants et familles de notables se dévouèrent à la lutte commune et consolidèrent ainsi l'entité nationale palestinienne. (...) La Jordanie décida de se couper des Palestiniens et des territoires de Judée et de Samarie, et le peuple palestinien se retrouva pour la première fois seul devant la responsabilité de son destin. »



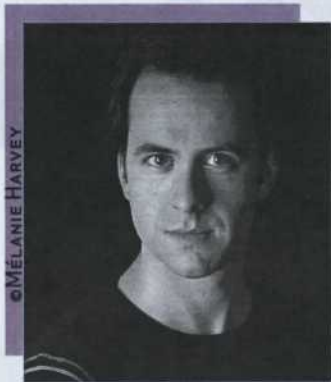
Créé en mai 1948 au terme de la première guerre israélo-arabe, l'état d'Israël est issu du partage de la Palestine proposé par l'Organisation des Nations Unies en 1947. Jérusalem en est la capitale.

source de la carte géographique : http://www.ladepeche.fr/content/photo/biz/afp/dos1/photo_1209993625318-1-0_zoom.jpg

source des citations: *Histoire de l'autre*, Éditions Liana Levi, Paris, 2004. 95p.

Rencontre avec Jean-Philippe Joubert et Éva Saïda

propos recueillis par Karine Côté



Comment l'idée de ce spectacle a-t-elle germé?

Éva : Depuis le conservatoire, je m'intéresse au théâtre documentaire, qui met en scène des témoignages. Je m'intéresse beaucoup à tout ce qui se passe dans le Monde. Je trouve ça fascinant de découvrir l'histoire à travers la parole des gens qui sont au cœur des conflits. Un jour, je suis tombée sur le livre *Si tu veux être mon amie*. J'ai lu les correspondances et j'ai été frappée par l'histoire de ces deux jeunes filles. J'ai trouvé ça très émouvant, beau et humain. J'ai ensuite cherché un metteur en scène pour accomplir le projet. Un metteur en scène qui avait une grande ouverture sur le monde et qui aurait un intérêt aussi fort que le mien. J'en ai alors parlé à Jean-Philippe.

Jean-Philippe : Elle a vu juste à propos de mon intérêt pour un théâtre qui s'interroge sur le monde présent d'un point de vue politique ou social. J'ai tout de suite eu le désir d'adresser ce spectacle à deux publics : aux adultes et aux adolescents. Quand j'avais l'âge des deux filles de *Si tu veux être mon amie*, l'événement de la guerre du Golfe, qui les a affectées, m'avait aussi beaucoup marqué ici. Ça a été le déclencheur de mon ouverture sur le monde. Je sentais bien cette relation entre elles et moi, qui avions le même âge. Je voyais aussi un lien entre elles et les adolescents, qui ont aujourd'hui le même âge qu'elles au moment de leur correspondance.

Qu'est-ce que ça implique dans une création d'être le porteur d'une parole intime, de gens qui existent réellement?

Jean-Philippe : D'abord, il ne faut pas essayer de faire croire que nous incarnons ces personnages, mais seulement que nous portons leurs mots. La première indication que j'ai donnée à l'équipe de création, c'est de ne pas faire semblant de savoir ce qu'est la guerre. Nous ne le savons pas, nous ne l'avons jamais vécue. C'est pour cette raison que le spectacle commence par « Je m'appelle Jean-Philippe, Klervi, Éva, Olivier, et nous allons vous raconter quelque chose à travers les mots de deux jeunes filles que nous n'avons jamais rencontrées, qui vivent à des milliers de kilomètres d'ici, mais avec qui nous devons nous sentir liés, parce que nous sommes des êtres humains. »

Éva : Aborder le conflit israélo-palestinien avec la candeur et l'espoir de deux enfants qui l'ont réellement vécu rend les choses moins abstraites que lorsque nous ouvrons la télévision pour regarder les informations. Deux visages sont proches de nous par leurs paroles, leurs revendications, leur amitié fragile, ce qui rend le contexte plus humain.

Jean-Philippe : Ce qui est curieux, c'est que nous arrivons à rapprocher cette histoire de nous, même si le spectacle est très distancé. La scénographie est faite d'un carré au plancher, d'un mur sur lequel nous projetons quelques images et d'un paquet de bottes et de roches. Les comédiens et la régisseuse sont toujours sur scène. Deux filles se lèvent, elles font des mouvements un peu abstraits quand elles parlent. Puis, on entre progressivement dans l'intimité des deux personnages et on s'attache profondément à elles. Malgré toute la distance qu'on a avec le conflit, je pense qu'il n'a jamais été aussi vrai pour nous et pour les spectateurs. Tout d'un coup, on s'approche de la vision intérieure du conflit, à travers le point de vue de deux personnes.

Éva : Le décor, les costumes, le son et l'interprétation sont très sobres, humbles. Il ne faut jamais oublier que Mervet et Galit ne sont pas des personnages, ce sont de vraies personnes. C'est un devoir que nous avons, tous les créateurs, de ne pas faire semblant. Porter la parole de ces filles demande beaucoup d'humilité et de vérité dans le jeu. C'est la plus belle école et le plus beau défi pour une comédienne.

Jean-Philippe : Nous ne saurons probablement jamais si ce que nous faisons ressemble à ce qu'elles sont dans la réalité. Une chose est certaine, notre spectacle est fidèle à ce que nous sommes. Nous avons toujours cherché l'authenticité, c'était la ligne principale. Par exemple, il n'était pas question d'utiliser de fausses roches sur scène. Nous utilisons des roches que nous avons ramassées, que nous transportons dans nos caisses et c'est très lourd! Mais ce sont de vraies roches. C'est vraiment l'esprit de toute la conception du spectacle.

Vous parliez plus tôt des mouvements abstraits que font les interprètes. Comment avez-vous construit cette gestuelle?

Éva : Au début, Jean-Philippe cherchait un moyen de rendre cette relation épistolaire intéressante à regarder. Nous avons tenté, par la gestuelle, d'exprimer ce que nous ressentons au fond et pas nécessairement ce que nous disons. Par exemple, si je te dis que je suis contente de te voir, mais qu'au fond, ce n'est pas vrai, je peux avoir un mouvement physique de recul, d'incertitude. La gestuelle et la parole forment un double jeu. Nous y sommes arrivés surtout en explorant, en essayant de ressentir différemment.

Par rapport au conflit israélo-palestinien, avez-vous eu des difficultés à demeurer neutres?

Éva : Moi, quand j'ai commencé mes recherches sur le conflit, j'étais enragée. Mais travailler sur ce spectacle a élargi ma perception du conflit. J'ai des opinions personnelles évidemment, mais pour le spectacle, nous essayons d'être neutres...

Jean-Philippe : Non, je ne pense pas que le mot neutre soit le plus juste. Personne n'est neutre. Chacune des comédiennes doit défendre la parole de la jeune fille qu'elle interprète. En plongeant au cœur de leurs réflexions, on peut essayer de se mettre à leur place, essayer de comprendre de part et d'autre. Ce n'est pas facile. Puis, dans l'adaptation du texte et la mise en scène du spectacle, nous devons maintenir un équilibre entre les deux côtés. S'il y a déséquilibre, le public n'écoute plus, il croit qu'on veut lui dire quoi penser. Et ce n'est pas le cas. Nous essayons de comprendre. Un peu. C'est tout.

Nous avons donc veillé à ce que ça se joue sur un fil, et qu'après la représentation, les spectateurs poursuivent la réflexion et adoptent la position qu'ils veulent. Il s'agit d'équilibre, parce que la situation est extrêmement complexe.

Ressentiez-vous une urgence de parler du sujet, de raconter cette histoire?

Jean-Philippe : Oui. Quand Éva m'a proposé le projet, j'ai tout de suite accepté, et je voulais le réaliser maintenant. Dans le processus de création habituel chez Nuages en pantalon, à partir du moment où l'idée d'un projet émerge, le spectacle est créé 5 ans plus tard. Mais je ne voulais pas attendre avant de monter *Si tu veux être mon amie*.

Éva : Yasser Arafat venait tout juste de mourir. Plus tard, Ariel Sharon tombait dans un profond coma. Les événements se bousculaient. Malheureusement, il y a encore beaucoup de choses qui se passent aujourd'hui... Nous avons commencé à jouer le spectacle en 2006. À la fin de chaque représentation, nous lisons la nouvelle du jour par rapport au conflit.

Nous n'avons jamais manqué de nouvelles à lire. C'est devenu éprouvant. Ce que je trouve triste maintenant, c'est que j'ai de moins en moins d'espoir. Les revendications restent les mêmes, rien ne se fait, les habitants continuent de mourir... Il existe des regroupements de Palestiniens et Israéliens pour la paix. Eux me donnent espoir. Mais le pouvoir ne leur appartient pas.

Jean-Philippe : Ce qui est désespérant avec ce spectacle, c'est qu'il soit encore pertinent à jouer. La question que je me pose, c'est combien de générations vont passer avant que les plaies soient suffisamment pansées et qu'une solution soit envisagée? Il faudra bien trouver un compromis pour que chacun ait une terre. Quel événement épouvantable faudra-t-il pour que quelqu'un réalise que ça a été trop loin? Je pense à la France et l'Allemagne. Ils se sont entre-tués pendant des siècles. Puis, quelqu'un est allé trop loin et tout s'est arrêté. Maintenant, ce sont les deux pays européens qui sont le plus alliés! Je ne souhaite pas qu'un événement de la sorte arrive. ***Mais je ne sais plus ce que ça prendra... Du temps ou du « trop »?***



JEAN-PHILIPPE JOUBERT, KLERVI TIENPONT, EVA SAÏDA ET OLIVIER NORMAND

Pensées vagabondes autour du spectacle...

« Malgré toute la distance qu'on a avec le conflit, je pense qu'il n'a jamais été aussi vrai pour nous et pour les spectateurs (...) Nous ne savons probablement jamais si ce que nous faisons ressemble à ce qu'elles (Mervet et Galit) sont dans la réalité. Une chose est certaine, notre spectacle est fidèle à ce que nous sommes. »

-Jean-Philippe Joubert, metteur en scène et comédien

Dès le début du spectacle, les acteurs accueillent personnellement les spectateurs. Puis, ils amorcent la représentation en se présentant par leur nom. Pendant le spectacle, lorsqu'ils ne font pas partie d'une scène, ils s'assoient pour observer l'action. Même si l'histoire qui nous est racontée se déroule à une autre époque et dans un autre pays, tout au long du spectacle, nous n'oublierons jamais que nous sommes au théâtre, ici et maintenant.



© LOUISE LEBLANC

OLIVIER NORMAND, JEAN-PHILIPPE JOUBERT ET ÉVA SAÏDA

Le décor met au jour l'acte de création. Un carré rouge sert d'espace de jeu, les rideaux sont ouverts afin de laisser voir les coulisses et la régie se trouve sur scène. Une façon de mettre en espace la dynamique du processus de création.

Les mouvements sont souvent chorégraphiés. Par la gestuelle des comédiens masculins, nous sentons l'atmosphère sociale agitée qui pouvait régner au moment de la correspondance. Les mouvements des comédiennes, quant à eux, nous laissent entrevoir l'état intérieur des jeunes filles lors de l'écriture des lettres.

Quelques accessoires sont utilisés comme un rappel du contexte de guerre. Les bottes et les roches sont les symboles de cette « guerre de pierres ». Ces deux éléments représentent ce qui hante le quotidien de Galit et Mervet : les pierres lancées d'un côté et l'omniprésence des soldats de l'autre. Les pierres servent aussi à illustrer le mur qui sépare les deux peuples.

Pour en savoir plus sur le conflit

Films suggérés :

Gaza, l'enfermement, scénario et réalisation : Ram Loevy, Montréal, Télé-Québec, 2002, 52 min.

Ce documentaire montre la rude épreuve que constitue pour les Palestiniens le passage aux frontières et la montée du sentiment d'humiliation.

Le carrefour, réalisation : Ilan Ziv, journaliste : Amal Moghaizeh, CinéFête, Montréal, 2004, 52 min.

Ce documentaire est une enquête sur la mort d'un Palestinien et de deux Israéliens au début de la deuxième Intifada. On y explique la terrible mécanique qui conduit Israéliens et Palestiniens à une impasse mortelle.

Sites Internet :

www.monde-diplomatique.fr/cartes/#Proche-Orient

www.monde-diplomatique.fr/cahier/proche-orient/

Ce site comprend deux années d'archives traitant, entre autres, du conflit israélo-palestinien, ainsi qu'une multitude de cartes et un cahier complet sur la crise au Proche-Orient.

www.radio-canada.ca/nouvelles/dossiers/israel/conflit

On trouve sur ce site de nombreuses informations sur le conflit israélo-palestinien.

Lundi-Causerie

Grandir au milieu d'un conflit qui dure

Le lundi, 19 janvier à 19 h 30, nous aborderons la dure réalité du conflit israélo-palestinien qui, au moment d'écrire ces lignes, fait encore trop de victimes sur le terrain. Une paix est-elle possible? Qu'est-ce que cela veut dire, grandir au milieu d'un conflit qui perdure? Et bien d'autres questions pour nous qui sommes à l'abri de ces tirs...

Le spectacle *Si tu veux être mon amie* a comme toile de fond le premier Intifada de 1988 où l'on suit deux adolescentes curieuses de la vie de l'une et de l'autre habitant de chaque côté de ce conflit. Vous êtes conviés dans le Foyer du Théâtre pour approfondir ce thème avec l'auteure Litsa Boudalika qui a recueilli les témoignages de cette jeune Palestinienne et de cette jeune Israélienne, avec Jean-Pierre Derriennic, professeur agrégé au Département de science politique de l'Université Laval et Jean-Philippe Joubert, metteur en scène et directeur artistique de la compagnie Nuages en pantalon.

Fidèle à notre tradition, cette soirée animée par Marie-Ginette Guay se veut un moment d'ouverture et de compréhension sur un monde de plus en plus complexe. Un rendez-vous à ne pas manquer le **lundi, 19 janvier à 19 h 30** dans le Foyer du Théâtre. Et c'est gratuit!



Concours Acte critique 2008-2009

*Exercez vos talents de critique...
Et décrochez un séjour théâtral inoubliable!*

Le Théâtre Périscope veut entendre la voix des jeunes de 14 à 25 ans et les invite à coucher sur papier leurs réflexions et analyses dans un texte de 300 à 500 mots portant sur l'une des pièces à l'affiche.

À gagner :

Un camps d'artiste d'une semaine à l'été 2009
offert par la Maison Jaune (14-17 ans)

Un séjour d'une semaine au Festival de théâtre d'Avignon 2009
offert par le Consulat général de France à Québec (18-25 ans)

Le texte critique doit être accompagné des coordonnées complètes du participant, de son **institution scolaire** et de sa **date de naissance**. Les textes doivent nous parvenir avant le **14 avril 2009** à :

Concours Acte critique

939 de Salaberry
Québec G1R 2V2

ou par courriel:
developpement@theatreperiscope.qc.ca

Plus de détails au www.theatreperiscope.qc.ca/blog_et_concours/critique



Une codiffusion

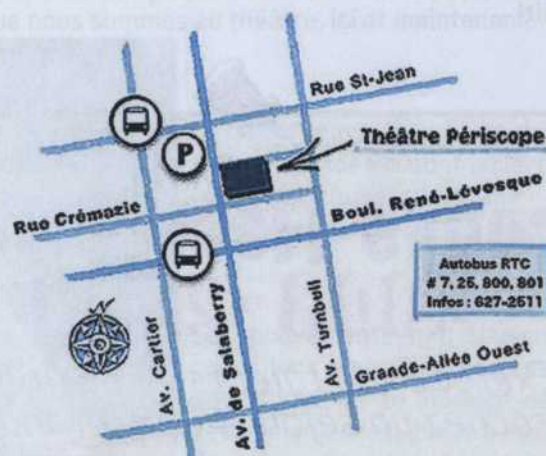
Une production



Billetterie
2, rue Crémazie Est
Québec (Qc) G1R 2V2
Tél.: (418) 529-2183

LES NUAGES EN PANTALON

COMPAGNIE DE CRÉATION



RÉDACTRICE EN CHEF: Marie-Ginette Guay, Directrice artistique

ENTREVUES, RÉDACTION ET MISE EN PAGE :

Karine Côté
Responsable du développement de public
Tél.: (418) 648-9989 poste 22
developpement@theatreperiscope.qc.ca

AIDE À LA RÉDACTION :

Véronique Demers
adjointe aux communications et au dév. de public
Tél.: (418) 648-9989 poste 30
info@theatreperiscope.qc.ca

RÉFÉRENCES :

BOUDALIKA, Litsa. *Si tu veux être mon amie, Galit Fink et Mervet Akram Sha'ban*, Folio Junior/Gallimard Jeunesse, 2002.
Histoire de l'autre, Éditions Liana Levi, Paris, 2004, 95p.
www.tlfg.ulaval.ca/axl/asiel/israel-1demo.htm
http://www.ladepeche.fr/content/photo/biz/afp/dos1/photo_1209993625318-1-0_zoom.jpg

ISBN 978-2-923589-17-6

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2009

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2009

Le Théâtre PÉRISCOPE reçoit l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec, du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition Féminine du Québec, de Patrimoine canadien et de la Ville de Québec.